Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 26 (1893)

Artikel: Les résultats des travaux les plus récents sur l'Ancien Testament et leur influence sur l'histoire de la religion et sur la dogmatique [suite]

Autor: Vuilleumier, H.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379547

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES RÉSULTATS
DES
TRAVAUX LES PLUS RÉCENTS SUR L'ANCIEN TESTAMENT
ET LEUR INFLUENCE
SUR L'HISTOIRE DE LA RELIGION ET SUR LA DOGMATIQUE

PAR

H. VUILLEUMIER

III

Il nous reste à parler de l'influence que les résultats exposés dans les deux premières parties de ce travail peuvent être appelés à exercer sur la dogmatique chrétienne.

1. Quelques réflexions préliminaires avant d'entrer au cœur du sujet. Elles me sont suggérées par la position même de la question. On nous demande de dire quelle influence les données (*Ergebnisse*) de la science actuelle concernant la littérature et l'histoire de l'Ancien Testament peuvent exercer sur la dogmatique (*Glaubenslehre*). Cela suppose, semble-t-il, en premier lieu, qu'on soit déjà généralement d'accord entre théologiens pour reconnaître à ces données le caractère et la valeur de résultats définitivement acquis. Et en second lieu, on paraît considérer comme une chose allant de soi que ces résultats devront réagir plus ou moins directement sur la doctrine chrétienne.

Or il est impossible de se dissimuler, quant au premier point, que l'accord supposé n'existe pas encore sur toute la ligne, tant s'en faut. Ceux-là même qui ont adopté les principaux

résultats de la critique *littéraire* de l'Ancien Testament ne sont pas tous également disposés à s'en approprier les conclusions *historiques*. Plusieurs gardent encore vis-à-vis d'elles une prudente réserve. Quelques-uns mettent à s'en défendre une assez grande vivacité. Cette attitude défensive est d'autant moins faite pour nous surprendre, elle nous inspire d'autant plus de sympathie qu'elle a été pendant plusieurs années la nôtre. Ce n'est pas du jour au lendemain, ce n'est pas sans travail ni lutte qu'on arrive à entrevoir d'abord, à comprendre ensuite, et enfin à s'avouer franchement à soi-même, que s'arrêter ainsi à mi-chemin est une position intenable à la longue. Le jour vient cependant tôt ou tard où la lumière se fait, où se consomme la rupture avec les conceptions traditionnelles et où l'on trouve enfin, avec la lumière, le courage de dire : Offrirai-je à l'Eternel, au Dieu de vérité, des sacrifices qui ne me coûtent rien?

Mais il y a plus. Ce qu'un nombre chaque jour plus considérable de théologiens envisage comme des résultats certains ou du moins très vraisemblables de la science biblique, d'autres persistent à en douter, ne voulant y voir que des hypothèses plus ou moins sujettes à caution. Il est des esprits que les seuls mots de *résultats de la science* en matière de Bible ont le don d'offusquer et qui se flattent qu'en dernière analyse, quand les eaux du déluge qui s'appelle la critique se seront écoulées, les affirmations traditionnelles, semblables aux cimes de l'Ararat, reparaîtront plus fermes que jamais et qu'on pourra y amarrer de nouveau en toute sécurité l'arche aujourd'hui si ballottée de la théologie. Je ne voudrais faire de peine à personne, mais ceux qui en sont encore à nourrir de semblables espérances se préparent, je le crains, de cruelles déceptions. Il en sera sans doute de ces résultats nouveaux comme de tant d'autres qui les ont précédés. Quand ils auront cessé d'être nouveaux, il se trouvera qu'ils ont fait tout doucement leur chemin dans les esprits. Si bien que les neveux de nos sceptiques d'aujourd'hui seront tout étonnés qu'on ait jamais pu douter sérieusement de leur vérité. Où sont-ils de nos jours, parmi les hommes qui se piquent de quelque culture théologi-

que, ceux qui croient à la haute antiquité des points-voyelles et à l'infaillibilité du texte massorétique, qui considèrent l'hébreu comme la langue primitive, qui voient dans le premier chapitre de la Genèse le dernier mot de la science sur la formation du globe terrestre, ou qui trouvent le dogme de la trinité enseigné dans l'Ancien Testament? Je dis plus : où sont-ils, même parmi les plus conservateurs, ceux qui soutiennent sans réserve aucune que le Pentateuque est l'œuvre de Moïse, qui sans hésiter attribuent l'Ecclésiaste à Salomon ou ne craignent pas d'affirmer que les données contradictoires qui se rencontrent dans les parties historiques de l'Ancien Testament ne sont contradictoires qu'en apparence?

Mais à supposer même, ce qui n'est pas impossible, qu'au sujet de tel livre ou fragment de livre, de tel point d'histoire on revienne sur les résultats aujourd'hui considérés comme avérés et qu'on aboutisse à des conclusions se rapprochant de l'opinion reçue, ce serait le cas de rappeler l'adage : *Duo cum dicunt idem non est idem.* On y aboutirait, à ces conclusions, non pas dans un intérêt soi-disant apologétique, par soumission à l'autorité de la tradition. Ce serait au nom de la science historique, par conséquent de la critique; en vertu de la même méthode qui, sur nombre d'autres points, vous a conduit à abandonner pour n'y point revenir les positions traditionnelles.

Qui ne voit d'ailleurs que, même dans les milieux théologiques les moins disposés à s'approprier les résultats de la moderne critique, l'attitude vis à-vis des questions qui se posent à l'endroit des livres de l'Ancien Testament et de l'histoire d'Israël a changé du tout au tout depuis une vingtaine d'années? On ne veut plus avoir le nom d'être simplement un avocat de la tradition à la Hengstenberg. On entend bien soumettre la tradition au libre examen, procéder « scientifiquement, » ne pas se laisser dicter ses résultats à l'avance. Le plus souvent, il est vrai, ces résultats se trouveront, en définitive, être conformes, ou peu s'en faut, aux thèses ou hypothèses traditionnelles. N'importe, le point de vue et la méthode ne sont plus les mêmes. Le seul fait qu'on envisage et présente ces questions comme de vraies *questions*, le fait qu'on les discute sérieuse-

ment, qu'on les suppose par conséquent susceptibles de recevoir des réponses diverses, ce fait à lui seul constitue un progrès énorme au point de vue d'une étude historique de la Bible et implique toute une révolution [1]. Pour les théologiens de ce bord la conversion aux résultats d'une critique plus avancée, plus conséquente n'est souvent qu'une question de temps, et il n'est pas rare de voir ceux qui s'en étaient d'abord le plus énergiquement défendus, en devenir ensuite les plus ardents champions. Dans ces conditions, il est peut-être sage de ne pas dire : « Fontaine.....» Et il s'ensuit que pour chacun de nous, quelle que puisse être à l'heure qu'il est notre position personnelle en face des résultats dont il s'agit, la question qui nous est proposée présente le plus sérieux intérêt.

L'influence de ces résultats sur la dogmatique ! N'est-ce pas encore un signe des temps qu'on puisse parler de cette « influence » comme de la chose la plus simple, la plus naturelle du monde ? Le fait est qu'il n'en a pas toujours été de même. Autrefois, que dis-je ? naguère encore, ce qui eût semblé naturel, c'eût été, à l'inverse, de parler de l'influence que la dogmatique, non pas pourrait, mais doit exercer sur l'étude de l'Ancien Testament, comme de la Bible en général. Faut-il que nous ayons fait du chemin depuis les jours où tels de mes prédécesseurs dans la chaire d'hébreu étaient tenus, les malheureux, de signer pour la plus grande gloire de la saine doctrine, et sous peine de destitution, les fameux canons de la *Formula consensus !* Ou, sans même remonter si haut, depuis les jours, encore présents à la mémoire de plusieurs d'entre nous, où parler des « prétendus livres de Moïse, » révoquer en doute l'exactitude des suscriptions des Psaumes, distinguer deux Esaïe, passait pour un crime non seulement de lèse-orthodoxie, mais de lèse-foi chrétienne !

Aujourd'hui, entre théologiens tout au moins, la critique biblique a cessé, grâce à Dieu, d'être une sorte d'*heimatlose*, munie seulement d'un permis de séjour à bien plaire. Elle a

[1] C'est là, pour le dire en passant, l'un des grands mérites, — et ce n'est pas le seul, — de la *Bible annotée* de Neuchâtel.

acquis droit de cité, plus que cela, elle a obtenu voix au chapitre. « La critique biblique, c'est Delitzsch qui l'a dit[1], est devenue un élément intégrant de la science théologique, un membre de son organisme qu'il ne saurait être question d'en détacher parce qu'il en fait partie de plein droit, qu'il lui est même nécessaire. » Il vaut la peine de constater la chose, et nous nous sentons d'autant plus à l'aise pour le faire que la théologie protestante, en reconnaissant à l'étude historique des Livres saints le droit d'exercer une influence sur la dogmatique, n'a fait que revenir à ses meilleures traditions. Au siècle de la Réforme, il peut n'être pas inutile de le rappeler, les *loci communes* étaient traités, au moins en principe, comme de simples corollaires de l'exégèse biblique. Assurément, personne ne songe aujourd'hui à ramener la dogmatique à ce rôle secondaire ; mais personne non plus ne regrette au fond du cœur de la voir descendre du trône où on l'a fait monter pendant l'ère de la scolastique confessionnelle, et se soumettre de nouveau, avec plus ou moins de bonne grâce, au contrôle des données scripturaires.

Mais, dira-t-on peut-être, en quoi les récents travaux relatifs à la littérature et à l'histoire d'*Israël*, même son histoire religieuse, peuvent-ils réagir sensiblement sur la dogmatique *chrétienne* ? S'il s'agissait de la critique du Nouveau Testament, à la bonne heure ! Mais celle de l'Ancien ! Notre excellent collègue, M. le professeur Bovon, dans le programme de son *Etude sur l'œuvre de la rédemption*, dont le premier volume vient de paraître, n'a-t-il pas dit avec beaucoup de raison : « Quant à l'Ancien Testament, il me semble n'avoir qu'une valeur subordonnée pour la systématisation de la vérité évangélique. Nous ne sommes pas juifs, mais chrétiens, et Christ seul est le fondement de notre foi, comme il est la source de notre vie... Les relations entre l'Evangile et la religion israélite, quelque incontestables qu'elles soient, ne nous intéressant que dans la mesure où elles sont reconnues et établies par Jésus et

[1] *Biblischer Commentar über den Proph. Jesaia*, pag. 24 de la 1re édition.

les apôtres, nous n'avons pas à les fonder sur une étude directe des écrits sacrés des Hébreux[1]. »

Il est certain que « le canon israélite n'est point une source directe de vérité pour la science chrétienne. » Jésus lui-même et ses apôtres ayant pris ce canon *tel qu'il existait* de leur temps sans se préoccuper en aucune façon de la question de savoir *comment il s'était historiquement formé,* il peut même sembler que les travaux ayant pour objet les voies et moyens de cette formation à travers le cours des âges, quelque remarquables et quelque légitimes qu'ils soient d'ailleurs, offrent un intérêt purement académique et qu'ils laissent la dogmatique chrétienne indifférente à leurs résultats. D'autant plus, ajoutera-t-on peut-être, que si l'on veut se rendre compte des facteurs qui ont le plus directement agi sur la constitution de l'atmosphère spirituelle dans laquelle le christianisme a pris naissance, des formes intellectuelles et sociales dans lesquelles la nouvelle foi et la nouvelle vie ont cherché et trouvé leur expression, la littérature juive des derniers siècles semble l'avoir emporté en « influence » sur la littérature canonique de l'Ancien Testament.

Il peut le sembler en effet. Et l'on sait que tel très grand dogmaticien du premier tiers de ce siècle n'en a guère jugé autrement. Mais on sait aussi qu'après lui, la théologie évangélique est revenue de ce parti pris d'indifférence qui, s'il avait prévalu, aurait eu pour conséquence logique la suppression des chaires d'hébreu et d'Ancien Testament dans les facultés de théologie. Ce n'est certainement pas un des moindres mérites de Ritschl et de son école que d'avoir insisté de nouveau sur l'étroite relation entre les deux Testaments. Cette relation est d'ailleurs si évidente, même pour les « gens du dehors, » même pour les adversaires de la religion révélée, que les déistes du siècle dernier ne voyaient pas de plus sûr moyen d'en finir avec le christianisme que de commencer par discréditer l'Ancien Testament.

A priori déjà il est permis de conclure de la solidarité qui existe de fait entre les deux économies et leurs documents

[1] *La vie et l'enseignement de Jésus*, p. 17 et sq. note.

respectifs que les résultats des récents travaux relatifs à l'Ancien Testament, si indirecte qu'en puisse être l'influence, ne sauraient être pour l'exposé systématique des fondements et du contenu de la foi chrétienne une quantité négligeable. C'est ce que nous allons essayer de montrer en commençant par ce qu'on est convenu d'appeler les prolégomènes de la dogmatique.

2. Et d'abord, il est impossible que ces résultats, et la méthode par laquelle ils ont été obtenus, n'influent pas sur *l'idée que nous avons à nous faire de l'Ecriture sainte.*

Je le sais bien, la théologie protestante n'a pas attendu jusqu'à ce jour pour reconnaître qu'il y a dans l'Ecriture un élément ou un côté humain; que l'ancienne dogmatique a eu tort d'identifier l'Ecriture avec la Révélation elle-même ou avec la Parole de Dieu; que la doctrine orthodoxe de l'inspiration ne peut plus se soutenir. Tout cela est aujourd'hui concédé en théorie et ne souffre plus, en principe, de contradiction sérieuse. Même le théologien le plus attaché à la tradition de l'Eglise, si vous le soupçonniez de partager encore les idées traditionnelles sur ces points-là, vous répondrait avec une belle indignation : Pour qui donc me prenez-vous ? — C'est fort bien en principe. Mais dans la pratique? mais dans le langage de la chaire? dans la manière courante d'expliquer et d'appliquer l'Ecriture? dans l'usage et jusque dans la terminologie dogmatique? On proclame bien haut qu'il est nécessaire de distinguer entre Ecriture et Parole de Dieu, que les identifier c'est confondre le contenant avec le contenu, mêler une notion essentiellement historique avec une autre notion éminemment religieuse, et... on n'en continue pas moins à employer indifféremment les deux termes. On a cessé de croire à l'inspiration *au seul sens où ce mot avait réellement un sens*, et l'on n'en continue pas moins à parler, à prêcher, à écrire comme si l'on y croyait. A l'ancienne doctrine, étroite et « mécanique, » mais qui avait du moins le mérite de la netteté et de la conséquence, on essaye d'en substituer une autre. En vérité je serais embarrassé de dire laquelle, tant elle est

chatoyante et difficile à saisir. On voudrait y faire, dans la production des écrits bibliques, la part du facteur humain. Mais ce qu'il y a de plus clair, c'est que, plus on cherche à lui faire sa part, plus par conséquent on réduit celle du facteur surhumain, et moins cette nouvelle doctrine — si tant est que c'en soit une — a le droit de prétendre encore au nom traditionnel de doctrine de l'*inspiration* des Livres saints. A force de marchander on a fait tant et si bien que l'étiquette, passez-moi le terme, ne répond plus à la marchandise[1].

Pareil état de choses ne peut ni ne doit durer indéfiniment. Il est temps de sortir de l'équivoque. La simple honnêteté l'exige. Mais comment en sortir? Je ne vois, en ce qui me concerne, qu'une seule issue : celle qui est indiquée par les résultats d'une étude réellement *historique* de nos livres saints. C'est de prendre l'Ancien Testament — je n'ai pas à m'occuper ici du Nouveau, mais ce qui est vrai de l'Ancien Testament ne le sera sans doute pas moins de la Bible entière — de le prendre pour ce qu'il est et que Dieu, apparemment, a voulu qu'il fût : un recueil *humain* de livres *humains ;* de livres très divers de forme, de caractère et de valeur, nés dans le cours de dix siècles au moins, ayant passé en partie par plusieurs rédactions successives, exposés aux mêmes vicissitudes et aux mêmes accidents que toute autre littérature nationale, conservés et transmis par les mêmes moyens que les autres monuments littéraires de l'antiquité, soumis aux mêmes règles d'interprétation que tout autre livre écrit dans une langue humaine, à un moment donné de l'histoire; de livres, enfin, qui ne prétendent en aucune façon, en tant que *livres*, à une origine surnaturelle non plus qu'à une exemption de l'humaine faillibilité.

Nos pères, il est vrai, dès l'âge de la Réforme, et plus encore au siècle suivant, ont cru devoir reprendre à leur compte la doctrine traditionnelle de l'inspiration, doctrine (pour le dire

[1] Rothe, *Zur Dogmatik* (1863), pag. 250 : « Man hält sich für berechtigt, den Namen *Inspiration der heil. Schrift* fort und fort im Munde zu führen. Diess ist nun aber nicht wohlgethan ; denn es muss zu einer Verwirrung der Begriffe führen, da es auf einer Täuschung beruht, in der leider unsere gläubige neuere Theologie sich nur allzu sehr zu gefallen scheint. »

en passant) qui remonte en dernière analyse à la philosophie grecque. Ils l'ont même accentuée et poussée à ses extrêmes conséquences. Ce n'est pas qu'ils n'eussent pour cela des raisons fort plausibles. Le but était excellent : assurer, par opposition à la tradition de l'Eglise de Rome et à l'exclusion de toute autorité *humaine*, l'autorité souveraine de la révélation de *Dieu*, révélation accomplie dans la personne de Christ et documentée dans l'Ecriture canonique des deux Testaments réunis. L'intention était toute à la gloire de Dieu, et logiquement il pouvait sembler que le moyen employé, savoir l'identification de la Parole de Dieu avec l'Ecriture surnaturellement inspirée, fût on ne peut plus conforme au principe même du protestantisme. Mais, ainsi a dit l'Eternel : « Mes pensées ne sont pas vos pensées et vos voies ne sont pas mes voies ; mais autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont élevées au-dessus de vos voies et mes pensées au-dessus de vos pensées. » Et voici, ce Dieu dont le conseil est admirable et grande la sagesse, a trouvé dans une heureuse inconséquence de ces mêmes Réformateurs le moyen providentiel de redresser, quand le temps en serait venu, l'erreur qu'ils avaient commise en vue de sa gloire.

Les Réformateurs ayant à cœur de remonter aux sources mêmes de la religion révélée, avaient compris que la règle fondamentale de toute saine interprétation de l'Ecriture était de s'en tenir au sens littéral, de ne se proposer, pour parler avec Calvin, d'autre but que *mentem scriptoris patefacere*. De là le rejet, en principe, de l'interprétation allégorique. « L'allégorisme, disait Luther (qui n'a eu que le tort de ne pas s'en souvenir assez dans sa pratique exégétique) sort de la cuisine du Diable. » Ils ne se rendaient pas compte, nos pères en la foi, que la doctrine traditionnelle de l'inspiration avait l'interprétation allégorique pour corrélatif et pour indispensable complément. L'une ne se soutient et ne se légitime que par l'autre. Les livres de l'Ancien Testament, en particulier, ne peuvent passer réellement pour inspirés qu'aussi longtemps qu'en dépit du sens littéral il est loisible d'y insinuer au moyen de l'allégorie les mystères du christianisme. D'où il résulte

qu'en proclamant ce principe aussi simple que rationnel : « L'Ecriture n'a qu'un seul sens, le sens littéral, » les Réformateurs ont déposé, sans s'en douter, dans le terrain de la science biblique protestante une semence révolutionnaire qui ne devait pas tarder à lever et à porter ses fruits. Ce sont ces fruits que nous, leurs héritiers, nous récoltons aujourd'hui. Car toute la critique littéraire et historique de la Bible est sortie de là et non d'ailleurs. En les recueillant, ces fruits, nous pouvons donc avoir la conscience tranquille. Nous avons le sentiment d'agir à la fois dans l'esprit de la vraie *science* et dans l'intérêt bien entendu de la *foi*[1].

Or l'un de ces fruits consiste à reconnaître que la vérité nous commande de ne plus jouer, j'ai presque dit jongler, avec le mot *inspiration ;* à reconnaître qu'il faut une bonne fois renoncer à parler, fût-ce par accommodation, de *livres* (je ne dis pas d'hommes, mais de livres) inspirés ; à reconnaître, enfin, qu'à être lus et entendus *historiquement*, comme tout autre monument littéraire de l'antiquité, les écrits de l'Ancien Testament ne perdent quoi que ce soit de leur valeur réelle ; bien au contraire, que c'est à cette condition qu'ils acquièrent tout leur prix et qu'ils deviennent réellement intelligibles comme documents de l'histoire de la révélation dans sa phase préparatoire. Ce fruit est mûr aujourd'hui. Osons enfin le cueillir !

Je ne parle que pour mémoire d'un sujet qui tient de près au précédent, qui n'en est à vrai dire qu'un corollaire. Avec l'identification de la Parole de Dieu et de l'Ecriture « inspirée » tombe du même coup *la distinction* si tranchée qu'on a coutume d'établir entre *livres canoniques et livres apocryphes.* D'absolue qu'elle était, et qu'elle est encore pour les bibliolâtres de l'école anglaise, la différence redevient relative, plus relative encore qu'elle ne l'était pour les Réformateurs. Au point de vue historique, il est impossible de méconnaître combien est peu marquée, pour ne pas dire imperceptible, la ligne qui est

[1] Voir sur ce point le discours inaugural du Dr J. Gottschick, de Tubingen : *Die Bedeutung der historisch-kritischen Schriftforschung für die evangelische Kirche* (1893).

censée séparer certains hagiographes de ceux des écrits juifs qui ont fini par n'être pas admis dans le canon palestinien. Qu'il y ait quelque chose de « providentiel » dans l'élimination de ces derniers, qui songerait à le contester pour peu qu'il croie à une Providence? On ne prétendra pas pour cela que les rabbins qui ont clôturé le recueil des livres sacrés de la Synagogue aient été au bénéfice d'une inspiration spéciale, pas plus que ce n'a été le cas des Réformateurs lorsque, par respect pour le canon hébreu et pour accentuer leur opposition au « judaïsme » de l'Eglise romaine, ils ont relégué dans un appendice les apocryphes de la Bible grecque et latine. Le moment ne serait-il pas venu de nous émanciper des suites du terrorisme exercé jadis sur les trop dociles chrétiens du continent par les sociétés bibliques d'outre-Manche et d'en revenir au moins à l'ancienne pratique des églises de la Réforme? Mais je ne m'arrête pas d'avantage à ce sujet et j'en viens

3. à *la révélation dans l'Ancien Testament*, telle qu'elle se présente à la lumière des résultats de la science biblique actuelle.

Je dis *à la révélation;* car pour le théologien chrétien la conception franchement historique de la Bible ne change quoi que ce soit à ce fait que les livres de l'Ancien Testament, dans leur ensemble, rendent authentiquement *témoignage* d'une révélation de Dieu en Israël. Tout livres *humains* qu'ils sont, ils n'en demeurent pas moins pour nous les échos et partant les produits plus ou moins directs de l'esprit qui a agi de siècle en siècle sur les *organes* ou les *intermédiaires* de cette révélation divine; de l'esprit qui, dans chaque génération, a été la lumière et a fait la vertu des vrais Israélites, et qui a fini par prendre corps en Celui qui fut la révélation de Dieu en personne. A titre de *documents* historiques, ils ont même, ainsi que je le disais tout à l'heure, d'autant plus de prix pour nous qu'ils rendent d'une manière plus spontanée, avec un accent plus humain et plus personnel, et dans le langage propre à chaque époque, l'*impression* produite sur leurs auteurs par l'œuvre révélatrice et éducatrice de Dieu au sein de ce peuple prédestiné.

C'est donc se tromper grandement et porter un jugement plus que téméraire que de prétendre, comme on l'a fait trop souvent, que la conception de l'histoire d'Israël qui résulte des récents travaux de la critique a nécessairement pour effet de « bannir de cette histoire le facteur divin ». Qu'il y ait des historiens qui n'y voient qu'une évolution naturelle, c'est possible et c'est regrettable. Mais la faute n'en est pas aux résultats de la science historique, pas plus que les résultats des sciences naturelles ne sont responsables du fait que certains naturalistes croient pouvoir se passer d'un Dieu créateur. Cela tient à de tout autres causes et rentre dans un tout autre domaine. A qui ne croit pas au Dieu personnel et vivant, la révélation ne se démontre pas plus que la création, quelles que soient d'ailleurs ses idées en matière de critique.

D'un autre côté, il est certain que les résultats en question ne peuvent manquer d'influer sur la manière de concevoir les formes, le mode et surtout la marche de la révélation.

Au sujet du *mode* de la révélation, les études les plus récentes concernant l'Ancien Testament n'ont fait que confirmer à tous égards ce qui devrait être depuis longtemps un lieu commun de la théologie évangélique, mais a encore tant de peine à pénétrer et à s'acclimater dans certains esprits : c'est qu'il faut en finir avec la vieille conception intellectualiste. La révélation n'a pas consisté dans l'infusion surnaturelle, par l'esprit de Dieu, d'un certain nombre de connaissances et d'idées nouvelles venant grossir un fonds naturellement existant dans l'esprit de l'homme. Le moyen par excellence dont Dieu s'est servi pour se manifester, pour « faire connaître son nom » à ses confidents et par eux à son peuple, ç'a été l'histoire nationale et l'expérience de la vie. C'est par des *leçons de choses* que Jahwéh a instruit ses prophètes, qu'il a parlé à leur œil spirituel. C'est aux secrets de sa *volonté* sainte qu'il a initié ses serviteurs, bien plus qu'au mystère des futurs contingents et aux arcanes de sa nature métaphysique. C'est en agissant sur leur *conscience* religieuse et *morale* qu'il a éclairé leur intelligence, qu'il les a amenés à se faire de Lui-même une idée de plus en plus épurée et à concevoir ce qu'on pourrait appeler leur phi

losophie de l'histoire. Car « l'intimité de Jahwéh est pour ceux qui le craignent et il leur fait connaître son alliance[1] ».

Quant aux *formes* diverses que pouvaient revêtir les intuitions, les convictions, les espérances nées de l'esprit de révélation, il n'est pas besoin d'entrer dans beaucoup de détails, attendu que sur ce point les travaux modernes ne nous ont rien appris qui ne fût déjà connu. Je me borne à rappeler que pour qui envisage l'Ancien Testament d'un point de vue historique, les traditions relatives aux origines de la race d'Adam, de celle de Noé, de Sem, d'Abraham, ne sont pas exemptes d'éléments légendaires, ni même de débris mythologiques. Ce qui ne les empêche pas de servir d'enveloppe à quelques-unes des intuitions religieuses les plus profondes concernant les relations originelles de l'homme avec Dieu, la place qu'il occupe dans l'univers, les conditions actuelles de son existence, la nature et les conséquences du péché, la justice de Dieu et les desseins de sa grâce, l'idéal d'une vie avec Dieu, les épreuves par lesquelles Dieu fait passer ses élus pour les éduquer, les châtier, en faire des hommes selon son cœur, etc. En vérité on ne voit pas en quoi une légende, voire même un mythe, serait moins capable ou moins digne de servir de véhicule à une « vérité » révélée qu'un apologue ou qu'une parabole[2].

Hengstenberg lui-même, dans un de ses bons moments, je veux dire dans un moment où il a laissé parler son sens historique, ne s'est-il pas enhardi jusqu'à dire qu'il n'y a pas de

[1] Méditer la parole de Vinet : « Il est vrai que la prophétie divine porte vers l'avenir et vers un point déterminé le regard de la foi, mais c'est de loin et sans marquer les intermédiaires, afin que le croyant soit tout ensemble encouragé et ne le soit pas trop, *et que la conscience de la vérité, du devoir et du droit demeure toujours pour lui la première et la souveraine prophétie* (Astié, Esprit de Vinet, II, 175).

[2] Relire dans la *Revue de théol. et de phil.*, 1886, les pages 541 et suiv. où M. Ch. Byse a mis à la portée du lecteur français le paragraphe de la Théologie de Herm. Schultz, traitant *du mythe et de la légende dans l'Ancien Testament*. — Sur le caractère nécessairement parabolique ou « symbolique » du langage religieux, même, ou plutôt surtout chez les organes de la révélation, chez les hommes inspirés, voir le bel *Essai d'une théorie critique de la connaissance religieuse*, par A. Sabatier, dans le numéro de mai 1893 de la même Revue, spécialement page 224 et suiv.

raisons suffisantes pour admettre que la Bible ne puisse renfermer même de pures fictions? « Dépriser la poésie, dit-il, la rabaisser au-dessous de l'histoire et la déclarer indigne de l'Ecriture sainte, ce serait faire preuve d'un degré de culture bien inférieur. » Et ailleurs : « Il en est de Job, de Tobie, du Lazare de la parabole comme de saint Jean Népomucène ou de Guillaume-Tell. Ils demeurent des figures historiques alors même qu'on y verrait des produits de l'imagination créatrice. Ils ont pris corps dans la conscience de l'Eglise et, étant donné le but purement pratique de leur mise en scène, il est parfaitement indifférent qu'ils aient vécu ou non dans la réalité extérieure[1]. » C'est à propos du livre de Job que le célèbre apologiste de Berlin a formulé ces thèses. Il se serait sans doute bien gardé d'en faire l'application aux récits de la Genèse. Et pourtant de quel droit s'interdirait-on une semblable application, alors surtout qu'il ne s'agit pas là de fictions pures, mais de traditions dont une partie tout au moins doivent reposer sur des réminiscences historiques? Ne peut-on pas dire tout aussi bien de ces traditions et légendes que ce qui importe ce sont les idées religieuses et morales qu'elles avaient pour but « de naturaliser dans l'Eglise de Dieu »; que dès lors la question concernant leur caractère plus ou moins historique est « une question secondaire qui laisse la foi absolument intacte? »

Mais je le répète, ce n'est pas tant dans ces questions relatives au mode de la révélation et aux formes littéraires dont s'est revêtu son contenu, que se fera sentir l'influence de la nouvelle conception historique. C'est plutôt dans la manière de se représenter les *étapes successives* de cette révélation ou, ce qui signifie au fond la même chose, les différentes phases du développement du règne de Dieu en Israël. Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet. Je puis me dispenser d'autant mieux de m'y étendre que ce que j'aurais à en dire ressort déjà avec une clarté suffisante de l'exposé historique qui forme presque toute la seconde partie de ce travail.

Le propre de la conception nouvelle est de mettre mieux en

[1] *Das Buch Hiob erläutert* (1870), t. I, p. 35 sq.

relief le caractère progressif de l'éducation à laquelle les fils d'Israël ont été soumis à partir de leur état de nature. Elle fait mieux comprendre les degrés par lesquels cette divine pédagogie s'est astreinte à passer, ainsi que l'ordre, à la fois historique et rationnel, dans lequel les principes posés par Moïse ont déployé leurs effets dans le cours de l'histoire. En particulier, elle se distingue, à son grand avantage selon moi, par le rapport qu'elle établit entre la Loi et les Prophètes. En assignant au prophétisme la priorité et en l'élevant à la place d'honneur, elle justifie, au nom même de l'*histoire*, le rang supérieur que l'Eglise, s'inspirant de la pensée intime de Christ et de l'exemple des apôtres, a attribué à la prophétie au point de vue *religieux*. Et d'autre part, en reléguant au second plan la Loi, dont le judaïsme devait faire son idole, elle confirme d'une manière éclatante, — dans un sens qui pour être nouveau n'en est pas moins pleinement d'accord avec le fond même de la pensée apostolique, — cette idée, ou plutôt ce fait, que la Loi a été *ajoutée* (προστετέθη) aux promesses, qu'elle est *intervenue* (παρεισῆλθεν), avec la mission de conduire les pécheurs, qu'elle-même était incapable de « justifier », à la foi en Celui en qui la promesse de grâce devait se réaliser.

Nous venons de toucher aux rapports entre l'Evangile d'une part, les Prophètes et la Loi de l'autre. Ceci nous amène à parler, en terminant :

4. De l'Ancien Testament envisagé non plus en lui-même et comme document historique de la religion d'Israël ou de la révélation préparatoire, mais *au point de vue de sa valeur permanente*, en tant qu'il constitue, avec le Nouveau Testament, ce que la chrétienté et nous avec elle nous appelons l'Ecriture *sainte*, la Bible, c'est-à-dire le Livre mis à part. Il est bien entendu qu'il ne s'agit pas ici de traiter *ex professo* la question générale de savoir jusqu'à quel point le canon de l'Ancien Testament peut et doit être règle d'enseignement dans l'Eglise chrétienne et dans quelle mesure il fera autorité, en matière de foi et de morale, pour le chrétien protestant pris individuel-

lement; en un mot, dans quel sens il est et demeure, pour nous aussi, *Parole de Dieu*[1].

Cette question générale, je dois la supposer résolue en principe. Je pars donc du fait que pour le chrétien, — qu'il soit théologien ou simple fidèle, peu importe ; pour le croyant qui n'est plus fils de la Loi, mais fils de l'Evangile, parvenu à l'âge de majorité spirituelle et vivant sous le régime de la loi parfaite de la liberté en vue de laquelle Christ nous a affranchis, — pour le chrétien, l'Ancien Testament sera Parole de Dieu pour autant que la *voix* du Dieu qui, en Jésus-Christ, est devenu son Père y parle à sa conscience et à son cœur; pour autant qu'il respire dans ses pages un *souffle* qui ne soit pas étranger, à plus forte raison qui ne soit pas contraire à l'esprit de l'Evangile ; pour autant qu'il trouve dans ses récits et dans ses cantiques, dans ses oracles et dans ses préceptes un *aliment* pour l'homme selon Dieu qui est né en lui de la parole et de l'esprit de Christ et qui doit se former de plus en plus à Son image. C'est là, si je ne me trompe, ce que signifiait pour les anciens docteurs de nos Eglises protestantes le *testimonium spiritus sancti.* C'est dans ce sens et avec ces réserves que l'Ancien Testament fera autorité pour le chrétien et qu'il sera pour lui, selon le terme consacré, un moyen de grâce, ou pour me servir d'une expression moins dogmatique, une source d'édification. Je pars de là, et je demande : quel profit le théologien chrétien qui essaye de se rendre compte de sa foi et d'en faire pour d'autres un exposé systématique, peut-il retirer d'une conception historique de l'Ancien Testament telle que celle qui résulte des travaux de la science actuelle ?

a) Ce qu'il y gagnera d'abord, ce sera une répugnance toujours plus marquée, une sainte horreur, pour l'ancienne façon toute extérieure et mécanique de comprendre les rapports entre l'Ancien et le Nouveau Testament, et la manière atomis-

[1] Parmi les nombreuses publications traitant de ce sujet qui ont vu le jour depuis un certain nombre d'années, j'appelle l'attention sur: *Die Stellung des christlichen Glaubens zur heiligen Schrift. Zwei apologetische Vorträge*, par Herm. Schultz (1876) ; — et sur : *Die Bedeutung der heiligen Schrift für den evangelischen Christen*, par Erich Haupt (1891).

tique d'utiliser et d'alléguer les textes tirés des documents de l'ancienne alliance.

Aujourd'hui déjà, pour peu qu'il soit doué de tact exégétique, il se fera sans doute scrupule d'arracher un passage de son contexte immédiat et de le faire servir à son propos à cause, peut-être, d'une simple concordance de mots. C'est bien quelque chose. Mais une conception vraiment « organique, » et par conséquent téléologique, du développement de la révélation ancienne ainsi que de la relation entre les deux économies le rendra doublement circonspect dans l'usage qu'il fera des textes de l'Ancien Testament. Comment pourrait-il se permettre encore de fonder une doctrine chrétienne sur des textes isolés, pris indistinctement de çà et de là, sans souci ni de l'âge, ni du but, ni de l'esprit particulier de chacun des livres auxquels il va les puiser ; sans souci, par conséquent, de la place qu'ils occupent dans l'ensemble de la révélation historique, du point qu'ils représentent dans l'une ou l'autre des lignes dont le prolongement aboutit à Christ, du degré d'affinité spirituelle, surtout, qui existe entre eux et le centre de l'Evangile ?

b) Le théologien chrétien sera amené ainsi, par l'étude historique de l'Ancien Testament non moins que par le principe christocentrique de sa théologie, à faire une différence essentielle entre les divers éléments dont ce recueil se compose.

J'ai montré assez clairement que je ne suis rien moins qu'un détracteur de la Thorah, même de la Thorah sacerdotale. Je crois aussi que ce que nos anciens dogmaticiens réformés ont dit du *triplex usus Legis* renferme un grand fonds de vérité, qu'en particulier ce qu'ils ont dit de l'*usus paedagogicus* est loin d'avoir perdu toute valeur pour nous et nos enfants. Il n'en est pas moins vrai que ce n'est plus dans la Thorah que le dogmaticien évangélique verra le point culminant ni surtout le côté le plus original de la religion de l'Ancien Testament. Les éléments *cérémoniels* qui constituent, je ne dis pas la partie essentielle, mais la partie de beaucoup la plus considérable de la Loi, ont été de tout temps ce par quoi cette religion s'est le plus rapprochée des autres religions du monde ancien et par conséquent, pourquoi craindre de le dire ? du paganisme.

Même le document sacerdotal, où ils sont pourtant dominés par l'idée de la sainteté du Dieu unique, n'a pas pu leur ôter entièrement ce caractère originel. Aussi n'est-ce jamais qu'à force d'allégorisme et de typologie qu'on est parvenu à les rendre assimilables pour la conscience chrétienne.

C'est là, incontestablement, l'un des côtés de l'Ancien Testament qui nous sont devenus le plus étrangers, le moins intelligibles. Je n'en exclus pas même les *sacrifices*, avec tous les rites qu'ils comportent et les idées qui s'y rattachent. On a beau faire, cette institution, qui a joué un rôle si capital dans l'antiquité, ne parle plus à nos esprits et à nos consciences le langage significatif qu'elle parlait aux contemporains, tant juifs que païens, de Jésus et des apôtres[1]. Elle occupera toujours une place importante dans l'archéologie et la théologie de l'Ancien Testament. Mais, sans être prophète, on peut prévoir que la dogmatique évangélique s'inspirera de moins en moins, dans son exposé de la foi en l'œuvre médiatrice du Sauveur, de ces « ombres » de la Loi, pour me servir de l'image des épîtres aux Colossiens et aux Hébreux. En revanche, elle s'ouvrira d'autant plus, il faut l'espérer, à l'esprit de la révélation prophétique et saura toujours mieux s'assimiler la quintessence religieuse et morale des écrits qui sont nés de cet esprit-là.

c) L'étude historique de l'Ancien Testament et de la révélation qu'il sert à documenter aura pour effet de convaincre plus que jamais le théologien chrétien de l'excellence de la révélation évangélique. Cet effet, elle l'aura d'autant plus sûrement qu'elle ne pourra manquer de lui faire constater tout de nouveau avec admiration la supériorité de la religion d'Israël, dans ses formes les plus épurées et dans ses représentants les plus authentiques, sur toutes les autres religions de l'antiquité, même celles du degré le plus élevé. Précisément parce que cette étude lui aura enseigné à prendre au sérieux l'idée d'une histoire *génétique* de la religion de l'Ancien Testament,

[1] La meilleure preuve, c'est l'abandon relatif où on laisse l'épître aux Hébreux, à l'exception des exhortations finales. Et c'est pourtant dans cette épître que l'herméneutique alexandrine a trouvé son application la plus géniale.

à saisir en quelque sorte sur le vif son développement graduel ; précisément parce qu'elle lui aura appris à mieux connaître le milieu *naturel* où cette religion a pris naissance et s'est développée, et à ne pas fermer les yeux sur les éléments d'origine *païenne* qui s'y sont longtemps mêlés et dont elle ne s'est jamais entièrement dégagée ; précisément à cause de cela elle sera aussi mieux qualifiée pour mettre en pleine lumière, à ses yeux, la supériorité relative dont je parlais tout à l'heure. Cette supériorité peut d'autant moins faire l'objet d'un doute qu'elle est confirmée pour tout esprit non prévenu par *l'histoire comparée des religions*, cette science qui, par une direction providentielle des choses, a pris un nouvel essor et ouvert de nouveaux jours sur le passé religieux de l'humanité, à l'heure même où l'histoire *traditionnelle* d'Israël et de sa religion était ébranlée jusque dans ses fondements.

d) D'autre part, tout en affirmant, comme il en a le droit et le devoir, la prééminence et la nouveauté de la dispensation évangélique, le théologien chrétien ne voudra pas se priver du profit *positif* qu'il peut tirer de l'Ancien Testament bien compris, pour arriver à la pleine intelligence de cette révélation suprême et personnelle de Dieu en Jésus-Christ. Et tout en distinguant avec soin, dans l'Ancien Testament lui-même, les diverses phases de la révélation préparatoire, tout en faisant la différence voulue entre les formes temporaires et locales et la substance impérissable à laquelle ces formes servaient d'enveloppe et comme d'abri provisoire, il se gardera de méconnaître que l'Ancien Testament dans son ensemble, sans en exclure la Loi, peut et doit servir à son instruction.

S'il m'est permis d'en appeler à mon expérience personnelle, je n'ai jamais mieux compris qu'à la lumière de l'Ancien Testament envisagé d'un point de vue vraiment historique, en quoi *la vraie connaissance de Dieu,* la connaissance religieuse, diffère de toute connaissance soi-disant rationnelle. Il m'a montré par des exemples typiques que de tout temps, pour se faire connaître, Dieu s'est rendu sensible à la conscience, ce que l'Ancien Testament appelle souvent le cœur, et que tout progrès dans les idées et les conceptions religieuses a eu sa source dans un fait d'expérience.

Je ne connais pas non plus de meilleure école que l'Ancien Testament pour apprendre, par des exemples vivants non moins que par des leçons sous forme didactique, en quoi consiste la *vraie piété*. Elle a pour principe la *crainte de Dieu*, et ne cesse jamais — comment le pourrait-elle ici-bas? — d'en être accompagnée et comme assaisonnée. Mais cette crainte, pour n'être pas encore celle d'un fils majeur à l'égard de son père, n'est pas une crainte servile. L'homme craignant Dieu est un homme qui *croit* en lui ; ce qui signifie, — nous disent tour à tour le Jéhoviste, par l'exemple classique d'Abraham ; un prophète tel qu'Esaïe, par ses leçons au peuple et aux rois de son temps ainsi que par son attitude personnelle; plus d'un psalmiste, dans ses confessions et au milieu même de ses plaintes :— un homme qui fait reposer sur le Dieu puissant et juste toute sa confiance, qui s'attache fermement à lui et espère en lui malgré tout. L'homme craignant Dieu, ajoute l'auteur de la Thorah prophétique, c'est celui qui *aime* de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa force le Dieu unique qui s'est fait connaître à ses pères et à lui-même comme un Dieu miséricordieux et fidèle. L'homme craignant Dieu, proclament d'un même accord, quoique en langages divers, prophètes et législateurs, psalmistes et sages, c'est celui qui non seulement s'abstient du mal mais fait le bien, en usant de *khèsed wéemeth*, de bonté et de fidélité, envers son prochain ; plus que cela, insiste à sa manière la Loi sacerdotale, celui qui fait de *toute* sa vie un *culte* au Dieu saint.

Comment d'ailleurs comprendre dans leur sens propre et saisir dans toute leur portée, comme dans leurs applications diverses, tant de notions et d'expressions qui sont d'un usage courant dans la bouche du Seigneur et sous la plume de ses premiers témoins, si l'on n'a pas recours à l'Ancien Testament, où ces notions ont leurs racines, où ces termes ont reçu leur première et ineffaçable empreinte? Justice et sainteté, règne de Dieu et alliance, péché et rédemption, chair et esprit, vie et mort, fils de Dieu et fils de l'homme, etc., etc. : chacun de ces termes, chacune de ses conceptions a son histoire. Cette histoire, en ce qui concerne l'Ancien Testament, est en partie à

refaire sur les nouvelles bases posées par la critique littéraire et historique. C'est un travail qui n'a encore fait que commencer, et ce n'est pas un des côtés les moins intéressants des études actuellement consacrées à la théologie biblique tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. Nul doute qu'il n'en revienne une réelle utilité à la dogmatique chrétienne, si elle veut bien en faire son profit. Et il est fort à désirer qu'elle en profite, afin de se pénétrer, plus encore s'il est possible que par le passé, du sens et du suc de ces notions bibliques fondamentales.

Ne sera-ce pas pour elle le plus sûr moyen de se purifier des éléments étrangers, d'origine grecque et romaine, de provenance philosophique plutôt que religieuse, dont elle s'est chargée dès les premiers âges, et d'en revenir à la divine simplicité de l'Evangile primitif? Car, ainsi qu'on l'a dit récemment [1], s'il est vrai que rien dans l'Ancien Testament n'est déjà chrétien, s'il est vrai que tout doit être transfiguré par Christ avant de pouvoir réellement passer pour tel, il n'est pas moins certain que rien non plus ne saurait tenir à l'essence même de la religion chrétienne, en être un élément constitutif et inaliénable, qui n'ait ses racines dans la piété israélite, qui ne puisse être compris en partant de la religion de l'Ancien Testament et, à plus forte raison, qui serait inconciliable avec les convictions religieuses qui furent au début celles de Jésus et de ses disciples et n'ont jamais cessé d'être sacrées pour eux.

Il est temps de conclure. Je le fais avec le sentiment d'un devoir accompli sous le regard de Dieu. En commençant, j'ai félicité le comité de St-Gall d'avoir fixé son choix sur ce sujet. Je remercie maintenant mes chers collègues du comité vaudois de m'avoir chargé de ce travail. En le faisant, ils m'ont forcé à dresser en quelque sorte mon bilan et m'ont fourni l'occasion infiniment honorable d'exposer devant une assemblée de frères dans le saint ministère un sommaire des résultats qui se sont imposés à ma pensée et à ma conscience au cours de cinquante semestres d'enseignement, c'est-à-dire d'études incessantes.

[1] Hermann Schultz, *Das Alte Testament und die evangelische Gemeine* (1893), p. 13 et 19.

Je résume les principes dont s'est inspiré tout ce travail en citant d'abord une confidence que nous fait dans ses *Souvenirs* un historien chrétien dont la mémoire vénérée nous est chère à tous, Louis Vulliemin, et dont je puis m'approprier chaque mot :

« Porté dès l'enfance vers les recherches historiques, je ne me souviens pas d'avoir jamais abordé les livres saints comme une œuvre étrangère aux lois de l'histoire et qui ne dût pas être soumise au scalpel de la critique aussi sérieusement que toute autre œuvre littéraire. Une tradition bienfaisante me les a fait aborder avec respect, l'expérience de toute une vie me les a rendus saints[1]. »

En second lieu, je citerai une parole, lue ou entendue il y a déjà bien des années, qui m'avait frappé d'abord comme un paradoxe, mais dont la vérité n'a fait que se confirmer de jour en jour à mes yeux : « Dis-moi ce que tu penses de l'Ancien Testament et l'usage que tu en fais, et je te dirai ce que vaut ta théologie. »

Enfin, pour terminer, une confession et un vœu, que je formulerai dans le vieux et toujours nouveau langage des psalmistes. Je suis certain que vous vous y associerez de tout cœur, quelle que soit votre position à l'endroit de la critique :

Nombreuses sont les merveilles et les dispensations
Que toi, Eternel, mon Dieu, tu as opérées en notre faveur !
Rien n'est comparable à toi !
Je voudrais les proclamer et les redire : —
Il y en a trop pour les raconter.
Dévoile mes yeux pour que je contemple
Ce qu'il y a de merveilleux dans ta révélation !
Alors je te louerai de plus en plus.
Ma bouche redira ta justice,
Ton salut chaque jour.
Jusqu'à la blanche vieillesse, ô Dieu, ne me délaisse point,
Afin que j'annonce la force de ton bras à la génération présente,
Ta puissance à tous ceux qui viendront!

[1] *Souvenirs racontés à ses petits enfants* (Lausanne 1871), p. 36.